

Prédication de Jean Loignon pour l'Oratoire du Louvre le 10 sept. 2023 – 1 Rois 19:9-18 Élie n'est pas seul

Lorsque vos pasteurs Béatrice puis Agnès m'ont fait part de leur intention de m'inviter à prêcher à l'Oratoire, j'ai été traversé par des sentiments multiples. D'abord, je le confesse, je me suis senti flatté : diable, l'Oratoire est une paroisse renommée, dont la voix porte, via un site internet très actif, bien au-delà du centre de Paris, d'autant que j'ai rapidement appris que ce n'était pas dans les habitudes du lieu de faire appel à des prédicateurs laïcs, nonobstant le principe protestant du sacerdoce universel. Puis, je me suis interrogé : pourquoi moi ? D'aucuns le savent, je connais de longue date vos pasteurs, qui ont œuvré dans les Hauts-de-Seine, particulièrement Agnès à Clamart et Issy-les-Moulineaux, où j'ai accompagné son ministère en qualité de président de CP. Je leur sais donc gré de leur amicale confiance qui me voit en mesure de relever un défi, assez loin de l'intimité de mes cultes habituels, en Loire-Atlantique ou de l'autre côté de l'océan dans le cadre du réseau francophone de l'Église Unie du Canada, pays où je séjourne régulièrement. Mais si vos pasteurs me font confiance, je n'en dirai pas autant de moi, car l'inquiétude m'est vite venue de devoir m'exprimer devant un public averti qui compte probablement des pasteurs, lesquels risquent de porter un regard exigeant sur ma prestation. Je viens à vous, paré d'aucun lignage huguenot ou protestant, ni d'une notoriété particulière, juste celle d'un membre actif de l'Église, venu tard à la foi chrétienne et issu d'un milieu athée. Et cela va tisser un premier lien avec le texte choisi, car dans mon cheminement spirituel, je n'ai été au bénéfice d'aucune manifestation spectaculaire de Dieu à mon égard et j'en aurais eu d'ailleurs plutôt méfiance. Paul Claudel derrière son pilier à Notre-Dame, ce n'était pas pour moi. C'est dire si une histoire où Dieu se montre dans une extrême discrétion à l'encontre de tous les clichés de toute puissance que les humains lui attribuent, me parle !

Mais il y a plus. Nous sommes en 2023, et si me retourne sur ma vie et ses choix, cela fait 40 ans que j'ai commencé mon compagnonnage avec la foi protestante. En 1983, le musée Calvin de Noyon rouvrait ses portes, sous la houlette rénovatrice de Georges et Dorothee Casalis. J'étais alors jeune professeur d'histoire au lycée Calvin de Noyon, établissement public dans une ville qui entretenait un rapport ambigu pour ne pas dire conflictuel avec la figure du Réformateur, né dans ces lieux en 1509. Georges Casalis avait sollicité le proviseur du lycée pour qu'un enseignant aide à concevoir des visites pédagogiques. Je répondis présent, tout en précisant d'emblée que je n'avais pas de convictions religieuses, seulement une curiosité historique pour une minorité religieuse à l'histoire tourmentée et dont je connaissais l'attachement à la laïcité. Je fus accueilli tel que j'étais mais en m'approchant du protestantisme avec des mentors tels que Georges et Dorothee, je découvris bien d'autres choses, dont une lecture de la Bible, tellement différente de ce que je pouvais imaginer jusque là. Georges et Dorothee auront été les parrains patients et fraternels de mon cheminement protestant. Je leur dois beaucoup.

Si j'essaie de me souvenir de mon premier contact avec la Bible, question toujours importante pour notre confession si attachée à sa diffusion, je crois pouvoir affirmer que c'est dans mon livre d'histoire de 6ème, un manuel Mallet-Isaac de 1964, dont la couverture rappellera peut-être à certains leur scolarité, qu'a eu lieu ce premier contact. Dans ce livre aux textes denses avec encore beaucoup d'illustrations en noir et blanc, tout un chapitre était consacré aux Hébreux avec comme sous-titre « misère et grandeur de leur destinée ». La

Bible, longuement citée en extraits, était présentée comme le livre de l'Histoire de ce peuple, avec, comme acteurs, Dieu et toute une galerie de personnages d'Abraham à Salomon, présentés aux élèves comme ayant réellement existé, chronologie à l'appui.

Ce télescopage entre catéchisme et histoire ne choquait pas outre mesure à l'époque. Mais plus tard quand j'exerçais mon premier regard critique d'apprenti historien, j'en fus troublé. La Bible disait-elle vrai, malgré ses invraisemblances et l'absence de preuves documentaires ou archéologiques ? Et pourtant, devenu professeur, je confesse avoir enseigné et maintenu l'illusion d'un Abraham nomadisant au 18ème s. av JC, d'un Moïse fuyant l'Égypte avec son peuple en 1200 av JC et d'un Salomon bâtissant un temple dont le plan était dessiné en annexe. Pendant des années, je n'ai pas osé briser ce consensus paradoxal dont la laïcité française a le secret. Mais quand, devenu protestant et engagé, je décidai d'aller étancher ma soif nouvelle de connaissances en faculté de théologie, j'ai vécu comme une libération le fait d'apprendre que les figures bibliques pouvaient être des fictions littéraires, exprimant le rapport de tout un peuple à son Dieu, sans qu'il soit nécessaire de les légitimer par un statut historique improuvable. En ce sens, les cours d'un Laurent Gagnebin m'ont non seulement rendu plus laïque, mais ils m'ont ouvert tout un champ d'interprétations, par lesquels l'hier de la Bible pouvait rejoindre l'aujourd'hui des croyants, individuellement ou collectivement en Église. Et que le texte biblique était comme un fruit qu'on ne saurait jamais finir de presser pour s'en abreuver encore et encore. J'ai cité L.Gagnebin (parmi d'autres professeur.es de l'IPT auxquels je dois beaucoup) car c'est lui qui m'a fait travailler en tout sens le récit d'Élie dans sa caverne en vue de la prédication. Nous avions le libre choix du texte et j'avais choisi celui-là.

Pourquoi ? Parce que c'est mon texte biblique, mon morceau à moi. En tant que responsable d'une paroisse, j'ai souvent regretté que le goût de la Bible et son étude, pourtant le marqueur identitaire de notre foi, ne soient partagés que par une fraction des fidèles; j'ai souvent rêvé d'un moment où chaque membre de la paroisse révélerait son passage biblique préféré, mais aussi celui qui l'aurait frappé, porté un jour, mais aussi retourné, rebuté, voire carrément révolté, car la Bible n'est jamais un long fleuve tranquille. Elle offre tantôt les flots paisibles des passages les plus renommés, tantôt les tourbillons de textes détonants, sans oublier les bancs de sable de morceaux aussi obscurs qu'arides. Je crois donc que nous avons tous en nous-même quelques fragments de Bible qui nous tiennent à cœur, vers lesquels nous retournons à intervalles réguliers de nos vies ; et particulièrement quand des coups de blues nous saisissent et que nous nous sentons désemparés dans notre foi. Les Écritures peuvent ainsi nous offrir des « doudous bibliques » qui nous consolent comme des enfants que nous ne savons plus être. Ce qui n'empêche pas qu'à d'autres moments, nous pouvons les voir différemment, avec toute la crudité d'un texte qui n'a jamais fini de se révéler. J'espère ardemment qu'il en est de même pour vous.

J'aime ce texte de 1 Juges 19 car il nous plonge sans coup férir dans la rudesse de l'Ancien Testament au cœur de cette période qui va voir naître l'Israël monothéiste, entre monarchies divisées et exil à Babylone. Nous sommes au temps du roi Achab, dans ces royaumes du Nord et de Juda, qui sont traversés par les tentations polythéistes, les formes les plus habituelles des religions moyen-orientales dominantes. Le

choix d'un Dieu unique n'est nullement acquis et c'est bien après que la création des figures d'Abraham et de Moïse tentera de lui donner une ancienneté qu'il n'avait sûrement pas. La figure d'Élie – totalement romanesque – symbolise cette quête religieuse souvent violente. Et comme ce genre de tension est loin d'avoir disparu, cela confère une manière d'éternité et d'universalité à Élie. En effet, Élie est un militant de la cause divine, un athlète de la foi, interlocuteur direct du Seigneur ; mais s'il nous est montré fuyant dans le désert et réfugié dans une caverne, c'est que son combat connaît des hauts et des bas. Il vient en effet de gagner haut la main un duel d'efficacité religieuse contre les prêtres de Baal et il les a tout bonnement égorgés, encourageant ainsi les foudres de la reine Jézabel restée fidèle au dieu païen. Élie est donc cet homme qui vit une foi pleine de fureur et de violence, peut-être parce que c'est l'image qu'il se fait de Dieu ? A une époque – la nôtre – où sévissent l'intolérance hindouiste en Inde, la violence intégriste, islamique avec les talibans en Afghanistan, avec les djihadistes au Sahel comme hier avec Daesh en Syrie-Irak, la figure d'Élie ne peut que nous parler. Il est d'une certaine façon une manière d'intégriste, un fou de Dieu tout à fait capable de tuer pour lui, et la Bible nous déstabilise en nous le présentant comme infiniment sympathique : n'a-t-il pas secouru de la famine la veuve de Sarepta et ressuscité son fils ? Certes le christianisme a pacifié depuis longtemps ses rapports avec les autres religions et a renoncé à toute mission à la pointe de l'épée ou au bout du fusil ; mais je note que c'est au nom d'un discours religieux qu'un courant protestant américain entend imposer sa vision climato-sceptique du monde, rogner la liberté des femmes en matière d'interruption de grossesse et nier le droit à une autre orientation sexuelle. La figure d'Élie, réfugié et démoralisé dans sa caverne, après avoir été tour à tour bienfaiteur et meurtrier, sonne comme un rappel de notre complexité désordonnée...

J'aime ce texte et j'espère ne pas être le seul car il illustre la possible discrétion de Dieu : en effet Dieu n'est ici ni dans le vent soufflant en tempête, ni dans le tremblement de terre, ni dans un ouragan de feu, toutes manifestations de la puissance divine attendues par l'homme ; il est dans le seul bruissement d'une voix murmurante. J'ouvre ici une parenthèse : plusieurs traductions évoquent le souffle léger que perçoit Élie. Souffle, un mot qui renvoie au début de la Genèse quand le souffle de Dieu planait sur les eaux. Souffle, *ruah* en hébreu, *pneuma* en grec et esprit en français... Sauf que, vérification faite dans le texte hébraïque, c'est bien le mot *kol* – la voix – qui est utilisé, alors que *ruah* désigne la tempête dans laquelle Dieu n'est pas. Et oui Dieu n'est pas là où on l'attend, quitte à frustrer l'exégète en quête de rapprochements suggestifs. Ce Dieu inattendu qui nous prend à contre-pied vient nous donner une leçon. Aujourd'hui, dans les rêves de tout bon militant d'Église, il y a des temples pleins, une assistance fervente où se mêlent les générations, des offrandes financières consistantes et un vivier de bonnes volontés répondant présents à toute sollicitation. Et quand cela n'est pas, on se lamente, on regrette le bon vieux temps idéalisé, on se fustige. Et parfois, une incompréhension jalouse nous gagne. Quel protestant « historique », vous savez, ceux de l'Église vieillissante, désertée par les jeunes, ne se demande pas pourquoi les courants évangéliques ont tant le vent en poupe, avec des lieux de culte ouverts à un rythme soutenu, des assemblées enthousiastes, des jeunes bien présents ? Pourquoi la théologie de la prospérité séduit tant en Amérique latine ou en Afrique ? N'est-elle pourtant un leurre et une manipulation des plus modestes ? La morale et l'éthique des courants dits évangéliques ne nous ramènent-elles pas soixante ans en arrière, comme si les combats dans lesquels s'est illustré le

protestantisme historique en matière d'égalité des sexes, de contraception et de droit à l'IVG n'avaient servi à rien ? Et de dire alors, devant Dieu, notre déception et notre incompréhension. Où es-tu, notre Dieu ? Nous as-tu désertés ? Désavoués ? Ou bien sommes-nous aveuglés par des réussites spectaculaires, assourdis par des proclamations bruyantes de la foi qui nous empêchent d'entendre la voix modeste du Seigneur qui s'adresse toujours à nous.

J'aime ce texte parce qu'il nous montre un Élie en plein burn-out, seulement capable de ressasser ses griefs. Et je remarque que Dieu ne lui fait aucun reproche. Il lui demande seulement « pourquoi tu es ici ? » ; autrement dit, pourquoi et comment tu en es arrivé là ? Une invitation au bilan et à l'introspection, promise à l'éternité et à l'universalité. Élie suivra-t-il le conseil divin ? Le texte ne le dit pas. Dieu l'espère peut-être, car notre Dieu ne doute pas et croit en l'humain, même contre toute raison ; en tout cas, il va littéralement remettre Élie en route, mais dans un chemin différent. Élie était venu se réfugier au mont Horeb, là où Moïse avait reçu la Loi ; Dieu lui enjoint de rejoindre Damas, un lieu inattendu, mais dont le nom résonne particulièrement à nos oreilles chrétiennes. Maintien des prérogatives d'Élie, onction de deux rois, mais choix d'un successeur, Élisée, qui sera comme un double d'Élie, en moins violent, après l'ascension de ce dernier dans un char de feu. Se remettre en route mais dans une autre direction, déléguer ses missions à d'autres, opter pour un autre rythme, voilà une prescription que notre Seigneur-docteur, venu au chevet de nos découragements ecclésiaux ou personnels, tient toujours à notre disposition.

J'aime moins ce texte car sa lecture complète nous ramène à la violence : dans la nouvelle feuille de route d'Élie, ne s'agit-il pas d'éliminer par la main des rois de Syrie et d'Israël tous ceux et toutes celles qui auront cédé à la tentation du culte au Dieu Baal, à l'exception d'un noyau de 7000 purs ? Devant ce scandale, ce gros caillou qui risque bien de nous faire trébucher à nouveau, plusieurs possibilités : sauter le passage, pratiquant alors une censure sélective des Écritures lorsqu'elles nous dérangent de trop. Nous le faisons souvent et c'est une fuite peu courageuse. Je me rappellerai toujours mon émoi quand j'ai lu jusqu'au bout le célèbre psaume 137, oui, celui de la fête juive de Pessah, celui du chœur des esclaves dans Nabucco de Verdi, celui qui vous fit peut-être danser autrefois dans la version reggae Rivers of Babylon de Boney M. Ce psaume magnifique se termine en souhaitant fracasser sur le rocher la tête des enfants de nos ennemis.

Il y a le refuge de l'interprétation allégorique qui déréalise le texte au profit du symbole ; ou celle d'une érudition römérienne (l'exégète Thomas Römer) qui convoque les modèles narratifs inspirés des sanguinaires Assyriens et jugés à l'époque nécessaires pour la crédibilité des textes. Mais il y a aussi la sagesse d'une tradition canonique qui a peut-être maintenu ces mots horribles pour nous maintenir constamment en éveil. L'inspiration de la Bible est divine, nous le croyons, mais ses mots sont humains, avec la projection de nos images de Dieu. On a le dieu de sa foi et parfois cela fait peur. Restons, quand nous ouvrons la Bible, toujours vigilants et en éveil. Pourquoi le mot « woke » me vient alors à l'esprit ?

Je vous l'ai dit, j'ai eu longtemps des problèmes avec l'historicité des personnages bibliques. Élie n'a pas existé, aucune source autre que biblique ne l'atteste. Mais tel qu'il est dépeint, je le trouve formidablement vivant, capable du meilleur comme du pire, mais ne rompant jamais son lien avec Dieu. Être encore vivant aujourd'hui, c'est mieux que d'avoir existé il y a trois millénaires ! Dans ma foi, il restera mon frère en humanité et je vous le partage. Amen.